

La littérature palestinienne, en arabe et en d'autres langues, en tant que littérature du réfugié, de l'exilé et du damné, apportera une nouvelle façon d'écrire sous les conditions de la guerre.

Sadia Aqsous-Bienstein, chercheuse, Maison de Sciences Humaines, Université Libre de Bruxelles.

LITTÉRATURE PALESTINIENNE, ENTRE ESTHÉTIQUE, EXIL, GUERRE ET MORT

L'intellectuel palestinien, Elias Sanbar, a consacré, dans son *Dictionnaire amoureux de la Palestine* (Plon, 2010), une entrée spéciale pour son ami Mahmoud Darwich (1941-2008). Ces lignes consacrées au poète de la Palestine permettent de comprendre le parcours de qui, de par sa condition d'exilé, ne pouvait que s'inscrire à la fois dans la langue et la littérature arabes, mais aussi dans la littérature monde : « Poète des intersections, il fut également un classique moderne au sens où il ne parvenait pas à 'tordre le cou' de la langue parce qu'il maîtrisait au plus haut degré son classicisme. Épris du grand Mutanabî, il résonna aussi de la musique de nombre de grands poètes venus d'autres horizons, d'autres sons, d'autres 'échos'. Ainsi se constitua la famille poétique qu'il forma avec ses frères et cousins : l'Espagnol Lorca, l'Allemand Rilke, l'Italien Montale, le Grec Ristos, le Chilien Neruda, le Français Char et tant d'autres... ». Poète de Jérusalem, de l'amour, de l'altérité et de l'engagement et de la résistance, Darwich renvoie les identités multiples, qu'elles soient esthétiques ou stylistiques, linguistiques, politiques et sociales que porte la littérature moderne palestinienne.

Mais avant de m'y consacrer, je dois confesser la difficulté aujourd'hui devant cette tâche d'écrire, de penser et de théoriser la littérature palestinienne sans que je mentionne la situation catastrophique à Gaza où une partie de la population meurt sous les bombes israéliennes. Je me sens tellement impuissante face à la déshumanisation des Palestiniens, face au silence des pays arabes et face au soutien de plusieurs pays en Occident envers Israël que je suis amenée à croire que

seul le prophète Jérémie pourrait porter ce malheur. La souffrance de ce peuple est à l'image d'Adam, l'exilé du paradis, invoqué par Darwich dans ce vers « Ici, Adam se souvient de la poussière de son argile » (*État de siège*, 2002). Pouvons-nous dire que l'artiste palestinienne Larissa Sansour avait raison lorsqu'elle a symbolisé dans sa vidéo *A Space Exodus* (2008) les Palestiniens comme un peuple exclu et exilé de la terre et de l'humanité ?

Gaza est détruite, ses maisons réduites à poussière, ses enfants meurent ainsi que ses adultes, hommes et femmes. Ses hôpitaux, ses écoles, ses centres culturels et ses magasins sont détruits. Gaza a perdu ses archives, ses universités ont été effacées avec une mise en scène digne d'un jeu vidéo violent. Gaza a aussi perdu une partie de ses écrivains et écrivaines, ses poétesses et poètes, ses artistes et ses dramaturges dont les œuvres ont participé à la formation de qui sont admis comme étant la culture et littérature palestiniennes.

« Je ne demande rien à personne sauf de pouvoir écrire et parfois pleurer, car je ne suis pas mort pendant la guerre ». Ce sont les mots de l'écrivain de Gaza, Mahmoud Jawda, tiré de sa nouvelle *Parfois je pleure, car je ne suis pas mort pendant la guerre* (2015). Ce sont des mots déchirants, des mots de culpabilité et de chagrin qui n'ont pas été écrits aujourd'hui, mais en 2014, quelques mois après l'opération militaire meurtrière israélienne, Bordure protectrice. Mahmoud Jawad est toujours vivant, jusqu'à quand ? Nul ne le sait, car parmi les dizaines de milliers de morts à Gaza, plusieurs écrivains et artistes ont été arrachés à la vie avec leurs familles : Heba Abu Nada, poétesse, Abdul Karim

Hashash, écrivain, Inas Al Saqa, dramaturge, Shahadah Al-Buhbahan, poète, Nour Al Din Hajjaj, poète et écrivain, Mustafa Al Sawwaf, écrivain, Abdullah Al Aqad, écrivain, Said Al Dahshan, écrivain, Saleem Al Naffar, poète, Omar Abu Shaweesh, artiste, Lubna Alian, jeune violoniste, Marwan Tarazi, photographe, Tala Balousha, danse traditionnelle, Mohammed Qaryeqa, Ali Nasman, Tha'er Al Taweel, Heba Zaqout, Halima Al Kahlout, Nesma Abu Sha'ira, artistes, Mahmoud Al Jubairi (Al Nabtashi), chanteur, Yusuf Dawas, artiste et écrivain, Sham Abu Obeid et Leila Abdel Fattah Al Atarsh, toutes deux avaient huit ans et étaient membres du groupe « Champions » de danse traditionnelle palestinienne, *dabkeh*, et tant d'autres sans oublier Refaat Alareer.

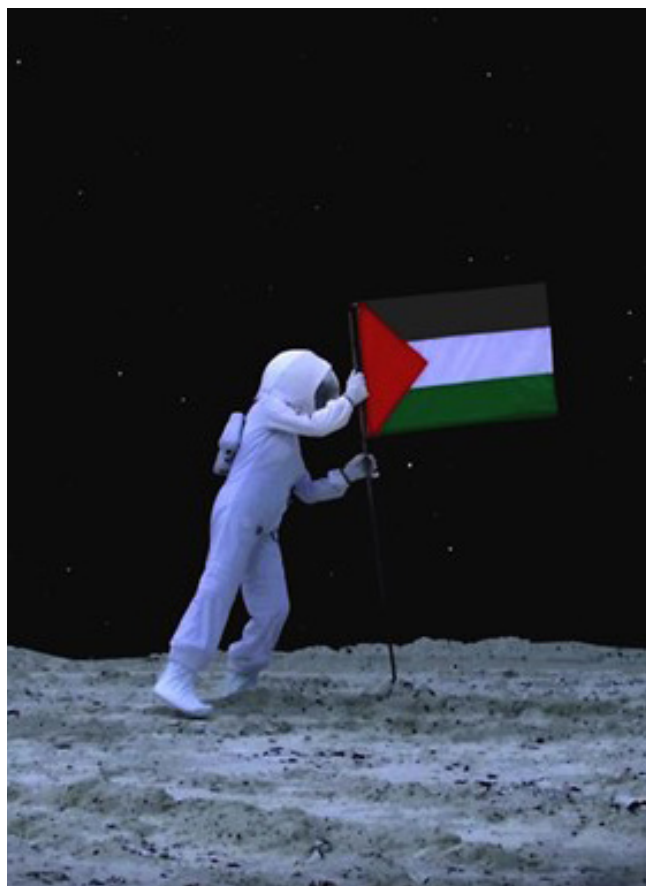
UNE LITTÉRATURE DÉTERRITORIALISÉE, UNE LITTÉRATURE D'UNE NATION

« *L'histoire de la littérature palestinienne est à l'image de l'histoire de son peuple. C'est l'histoire de toute une nation en exil : réfugiés, déplacements forcés, déracinement, fragmentation, apatridie, perte, traumatisme, tragédie, ruines et silence* » Refqa Abu Remaileh.

Il est indéniable de noter que 76 années après la destruction de la Palestine historique, la littérature palestinienne est une production riche, multiple et propose tous les genres littéraires que pourrait suggérer n'importe quelle littérature nationale territoriale. Elle est accessible dans les quatre coins du monde, car traduite pour s'insérer dans la mondialisation littéraire. Cette littérature, bien que déterritorialisée, doit être associée à ses moments fondateurs avant la Nakba (catastrophe) de 1948. En effet, les Palestiniens ont participé par le médian de la production intellectuelle, littéraire, politique, au mouvement de la modernisation de la langue et la culture arabes, moment défini comme Nahda (renaissance). Les Palestiniens ont été de grands traducteurs de la littérature mondiale et particulièrement la littérature russe. La vie littéraire était promue par de talentueux écrivains et poètes, comme Khalil Baydas (1874-1949), le fondateur du roman palestinien arabe moderne en 1920, Ishaq Musa al Husayni (1904-1990), Iskandar al-Khūrī al-Beit Jālī (1889-1973), Abd al Massih Haddad (1888-1963), Émile Touma (1919-1985), Najati Sidqi, Yohana Khalil Thikrat ou Khalaf Sabbagh, sans oublier Najwa Kawar Farah (1923-2015). En 1948, la majeure partie des centres culturels basés à Jérusalem, Haïfa ou Jaffa ont été détruits avec la destruction de ses journaux, ses maisons d'édition, ses écoles et ses théâtres. Ses intellectuels et écrivains ont été expulsés et leurs archives, confisquées par Israël, sont allées rejoindre les sous-sols de la bibliothèque nationale de Jérusalem.

C'est à partir de cette catastrophe que les Palestiniens dispersés entre leurs terres et le monde vont travailler pour (re)bâtir leur littérature, qui donnera sens à un peuple sans État et sans terre. Les Palestiniens qui ont réussi à construire une littérature avec l'absence d'un État territorial centralisé, montrent bien que les littératures ne se façonnent pas exclusivement dans le cadre de la construction de l'État-nation classique.

La chercheuse palestinienne, Refqa Abu Remaileh, propose de centrer la littérature palestinienne sur la fi-



Extrait du vidéo *A Space Exodus* (2008) de Larissa Sansour.

gure du réfugié et de l'exil dans une époque définie par Edward Said (2000), comme étant celle des réfugiés (*Age of the Refugees*). Dans son article « The Country of Words : Palestinian Literature in the Digital Age of the Refugee » (2021), Abu Remaileh explique qu'« Il devient important de réfléchir sérieusement à la littérature palestinienne, non pas simplement comme une littérature nationale, mais comme une littérature d'une nation qui, pendant la plus grande partie de son histoire, a été soumise à un mode de nationalisme exilique non territorial. Sans rejeter d'emblée le modèle littéraire national, la figure du réfugié qui hante la littérature palestinienne, nous incite à penser ensemble les littératures nationales et exiliques ».

La littérature palestinienne est écrite en arabe et en d'autres langues et elle prend différentes formes, selon les périodes et les générations. Enfin, le sujet Palestine occupe aussi des écrivains qu'ils soient arabes ou issus d'autres pays. Seulement, la question de la Palestine s'articule dans la littérature autour d'un événement majeur, la Nakba, de son histoire et de sa mémoire. Narrer le lieu et le temps de la Palestine par la fiction est un élément central qui ressemble au *Tjukurrpa*, le temps du rêve – *Dreamtime*, propre aux peuples autochtones d'Australie. C'est par la narration fonctionnelle, c'est-à-dire narrer sa vie en temps de guerre, que Refaat Alareer a choisi d'initier de jeunes écrivains à Gaza. Dans *Gaza writes Back* (2014) il écrit : « Les récits nous aident à trouver un sens à notre passé et à le relier à notre présent ; ils peuvent être le fil conducteur qui nous rattache à notre passé ; et ils peuvent prendre la forme d'un rêve

La poésie de Darwich, Hussein, Hana abu Hana, Samih Al Qassim et Tawfik Zayad a été le médium par lequel les Palestiniens ont maintenu leurs assises culturelles en Israël

qui n'a pas encore été réalisé. Les Palestiniens, en particulier, ont appris à chérir et à rechercher les histoires ».

Ce sont les Palestiniens (dit de 1948) restés sur leur terre, devenue l'État d'Israël, qui ont eu la possibilité de lancer le processus de reconstruction culturelle et littéraire arabe et ce malgré la ségrégation et l'enfermement militaire que ce petit groupe subissait en Israël. En 1954, Émile Habibi (1922-1996), le novateur de la littérature arabe, débute sa carrière littéraire avec *Bawābat Mandlebāum* (La porte de Mandelbaum). C'est une nouvelle qui prend place dans le *No Man's Land* qui séparait la ville de Jérusalem entre sa partie occidentale et sa partie orientale et entre les Palestiniens mêmes. Cependant, Habibi a opté pour la Galilée et la ville de Haïfa comme le lieu central pour la mise en scène de ses personnages palestiniens, en particulier Saïd Al mutašā'il (le Peptimiste) dans *Les Aventures extraordinaires de Saïd le peptimiste* (1974). En 1963, le natif de Musmus, Rached Hussein (1936-1973), publie son hymne tragique *al-hub wālgitū* (L'Amour et le ghetto, 1963). Le poète se lamente sur la perte de Jaffa, une ville sinistrée et vidée de sa population en 1948 après avoir été un modèle de la modernité palestinienne du début du XX^{ème} siècle. En 1964, un jeune communiste du nom de Mahmoud Darwich (1941-2008) publie son recueil de poésie *Aaūrāq al-zaytūn* (Feuilles d'olivier) avec son poème *Saqil anā arabī* (« inscrit je suis arabe ») qui l'a projeté sur la scène littéraire arabe pour devenir, quelques années plus tard, le poète national de la Palestine. C'est Ghassan Kanafani (1936-1972) de son exil libanais qui a qualifié la littérature de ces écrivains et poètes de la Galilée de *Adab al-Muqāwama* (littérature de résistance, 1966). Cette littérature de résistance est forgée dans un mouvement de révolte contre les conditions désastreuses de la période post-Nakba. La poésie de Darwich, Hussein, Hana abu Hana, Samih Al Qassim et Tawfik Zayad a été le médium par lequel les Palestiniens ont maintenu leurs assises culturelles en Israël. Kanafani considérait l'existence de cette culture de résistance, localisée sur le territoire israélien, comme le fondement d'une nouvelle littérature palestinienne nationale, destinée à devenir le point de convergence d'une entité palestinienne géographiquement éclatée.

Ghassan Kanafani était lui-même écrivain exilé à Beyrouth. Il a centré sa littérature sur la Nakba et les conditions des réfugiés palestiniens dans les pays arabes (*Rigāl fi al-šams* [Les hommes dans le soleil], 1963). En 1970, Kanafani publie *a'id ila haïfā* (Retour à Haïfa) pour poser une question essentielle : le droit au retour des réfugiés sur leur terre. Cette nouvelle est écrite dans une temporalité de l'après-1967 et de l'occupation israélienne en 1967 que les Palestiniens appellent *al-Naksa* (défaite). La liste des écrivains, poètes et dramaturges palestiniens de l'exil, des territoires ou en Israël qui vont porter la Palestine et sa Nakba est riche : Abū Selma (1909-1980), Fadwa Tuqān (1917-2003) « la poé-

tesse de la Palestine », Taha Muhamed Ali (1931-2011) Murid Al Barghuti (1944-2021), Faysal Hourani, Sahar Khalifeh, François abu Salem (1951-2011), Yusuf abu Warda, Makram Khoury ou Hussein Barghouti. Pour la nouvelle génération, cette thématique est toujours aussi importante avec un regard plus centré sur la société palestinienne. Elle se présente sous formes littéraires diverses (science-fiction, réalisme ou dystopie) par les plumes de Majd Kayyal, Adania Shibli, Ibtisam Azem, Abad Yahya, Huzama Habayib, Gharib Asqalani, Bashar Murkus, Tasmin Abutabikh ou Dareen Tatour.

Si la langue principale de la littérature palestinienne reste l'arabe, elle s'écrit également en plusieurs langues. Anton Shammas a publié en hébreu, en 1988, *Arabeskot* (Arabesques), Susan Abulhawa écrit sur sa Palestine en anglais en donnant des voix aux femmes, d'autres écrivains narrent la Palestine en anglais (Sami El Youssef, Selma Dabbagh, Saleem Haddad), en français (Elias Sanbar, Karim Kattan) ou en italien (Rula Jebreal). Maurice Ebilini a consacré son ouvrage *Being There, Being Here, Palestinian Writings in the World* (2022) à cette littérature palestinienne écrite dans le monde par des générations palestiniennes, dont l'arabe n'est plus la langue maternelle ou d'écriture littéraire et il explique que : « Aujourd'hui, on peut penser que les productions littéraires palestiniennes ont surmonté leur position circonscrite dans le contexte arabe. La diversification culturelle en cours au sein des communautés palestiniennes, dans les divers contextes 'à l'intérieur' et les divers lieux 'à l'extérieur' d'Israël/Palestine, qui s'étend sur trois générations depuis leur déracinement historique en 1948 (la Nakba), est devenue nettement visible dans la littérature, grâce à la production croissante d'écrits palestiniens dans d'autres langues que l'arabe. »

Enfin, la Palestine raisonne plus loin que son espace et les Palestiniens, pour imprégner la littérature arabe et non arabe. L'exemple à souligner est celui de l'écrivain libanais, Elias Khoury (1948) qui a consacré plusieurs de ses romans à la Palestine, pour poser le lien entre littérature, histoire et mémoire. Il publie en 1998 *Bāb al-šams* (La porte du soleil), adapté au cinéma en 2004 par le réalisateur égyptien Yusri Nasrallah. En 2016, il publie *aūlād al-ġitū- ismī adam* (Les Enfants du ghetto : Je m'appelle Adam, 2016), qu'il consacre aux Palestiniens de 1948 en narrant l'histoire tragique de la ville d'*al-lidd*, détruite et dans laquelle un ghetto a été érigé par les Israéliens pour emprisonner ceux des Palestiniens qui ont survécu aux massacres. Cette saga est suivie par *L'étoile de la mer : les enfants du ghetto*, dont la traduction de l'arabe par Rania Samara a été publiée en 2023, par Actes Sud.

LA LITTÉRATURE PALESTINIENNE À L'ÉPOQUE DIGITALE

Refqa Abu Remaileh expose la littérature palestinienne dans cette époque des réfugiés, mais elle précise aussi

son contexte, l'époque de la digitalisation. En effet, elle mobilise les Humanités numériques puisque cet espace permet avec la collecte des données « à retracer les pas, les mouvements, les développements, les réseaux et les trajectoires de la littérature palestinienne et de ses figures littéraires à travers le monde arabe, l'Europe, les États-Unis, l'Amérique latine et les Caraïbes ». Alareer quant à lui, offre un sens plus pragmatique au digital, un espace qui rassemble et permet la communication entre Palestiniens – ceux murés à Gaza, ceux qui sont assiégés en Cisjordanie, ceux en Israël qui subissent un régime d'Apartheid et ceux de la diaspora dont le retour est impossible sur leur terre : Il dit : « Internet est l'endroit où les écrivains – avec l'aide des sites web de médias sociaux et des sites web pro-palestiniens comme Electronic Intifada et Mondoweiss et bien d'autres – ont réussi à rencontrer et à interagir avec les Palestiniens de la diaspora, de la Cisjordanie, de Jérusalem et des territoires occupés en 1948. Ensemble, écrivains et militants palestiniens rassemblent les fragments territoriaux de la Palestine pour construire une entité puissante qu'Israël, soutenu par les puissances occidentales, continue d'essayer de fragmenter et d'effacer. Les contributeurs, refusant l'idée commune que Gaza est une entité séparée, écrivent sur des choses qu'ils n'ont jamais vécues directement, comme le mur, les points de contrôle et les colonies. *Gaza Writes Back* vise à créer un lieu et à forger des liens avec les Palestiniens que nous ne pouvons pas rencontrer dans les conditions de l'*apartheid* et de la colonisation ».

En effet, ce phénomène est important aujourd'hui à Gaza, avec l'usage des réseaux sociaux par les Gazaouis, afin de narrer la destruction à ciel ouvert de leurs vies. Le site internet en arabe, Hakaya Gaza, rassemble des textes littéraires écrits sous la menace des bombes. Sur la page consacrée à la littérature, on peut lire : « La littérature de guerre est l'un des arts les plus sacrés qui a consacré l'histoire de la lutte et a transféré la souffrance humaine de la guerre dans des poèmes, des chansons et des œuvres de fiction et l'a documentée. La littérature tout au long de l'histoire a été un témoin de l'injustice de l'autorité du colonisateur jusqu'à sa disparition ».

Dans ce sens, Gaza et ses écrivaines et écrivains s'inscrivent à la fois dans cette période des exilés, mais aussi dans sa digitalisation et ils offrent à la fois un moyen de réunification des différentes parties qui constituent ce peuple, et un contact renouvelé avec d'autres lecteurs dans le monde. Je ne sais pas ce qui adviendra de Gaza, mais il est certain que sa littérature de l'exil, de la guerre et du digital offrira aux amoureux et aux spécialistes de la littérature une autre manière de l'appréhender et de la comprendre. Elle servira également aux historiens pour écrire sur cette période.

CONCLUSION

La littérature palestinienne, en tant que littérature du réfugié, de l'exilé et du damné de cette terre apportera certainement une nouvelle façon d'écrire sous les conditions de la guerre. L'expérience actuelle, qu'on denonce de génocide, montre comment l'humain peut faire appel au beau et à l'esthétique pour transmettre sa condition.

*S'il est écrit que je dois mourir
Il vous appartiendra alors de vivre
Pour raconter mon histoire
Pour vendre ces choses qui m'appartiennent
Et acheter une toile et des ficelles
Faites en sorte qu'elle soit bien blanche
Avec une longue traîne
Afin qu'un enfant quelque part à Gaza
Fixant le paradis dans les yeux
Dans l'attente de son père
Parti subitement
Sans avoir fait d'adieux
À personne
Pas même à sa chair
Pas même à son âme
Pour qu'un enfant quelque part à Gaza
Puisse voir ce cerf-volant
Mon cerf-volant à moi
Que vous aurez façonné
Qui volera là-haut
Bien haut
Et que l'enfant puisse un instant penser
Qu'il s'agit là d'un ange
Revenu lui apporter de l'amour
S'il était écrit que je dois mourir
Alors que ma mort apporte l'espoir
Que ma mort devienne une histoire*

Refaat Alareer, poète et universitaire mort dans son sommeil, dans la nuit du 6-7 décembre 2023. Il était professeur de littérature anglaise à l'Université islamique de Gaza. Il a édité en 2014 *Gaza writes back*, qui rassemble des écrits par de jeunes Gazaouis sur la vie à Gaza pendant et après l'opération israélienne « Plomb durci » de 2008-2009 dans laquelle plus de 1 400 palestiniens ont été tués.

L'usage des réseaux sociaux pour écrire cette littérature de guerre nous demande à nous dans le futur de considérer la manière dont nous la lirons et nous la trouverons. Gaza, malgré l'horreur, révolutionne l'écriture de la littérature et sa dissémination. Elle joue aussi le rôle de témoin d'archivage d'une période que tout humain souhaiterait de ne pas s'en rappeler. Je me souviens de cette pièce de théâtre de Gilad Evron *Ulysse à Gaza* (2010), lorsque je travaillais sur les traducteurs palestiniens de la littérature russe. Ulysse est israélien, juif, et se dit être professeur de littérature. Il croule dans une prison militaire israélienne. Capturé en pleine mer, sur un radeau fait de bouteilles de plastique vides, il avait essayé de braver le blocus israélien de la bande de Gaza pour s'y rendre afin d'enseigner la littérature russe. Pour Ulysse « un million et demi de personnes enfermées sur cette bande de terre si étroite ont besoin d'espace, d'étendues infinies. Seule la littérature russe pourrait offrir ça aux Gazaouis ». Je propose de retourner la question pour dire que nous avons besoin de lire la littérature palestinienne, car seuls le million et demi de gens enfermés et massacrés, peuvent et pourraient nous enseigner un autre sens de la littérature et de la vie./